BRAQUER POITIERS

REVUE DE PRESSE

PRESSE NATIONALE 4

LIBÉRATION 4
LE MONDE 5
L'HUMANITÉ 6
LE FIGARO 7
TÉLÉRAMA 8
LES INROCKUPTIBLES 9
LE JOURNAL DU DIMANCHE 10
GRAZIA 11
CAHIERS DU CINÉMA 12
TROIS COULEURS 13
SOFILM 14
LA SEPTIÈME OBSESSION 16
REVUE JEUNE CINÉMA 17

RADIO/WEB 18

CRITIKAT 18
ARTISTIK REZO 19
CANAL + 20
LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE 21

FESTIVALS 22

LIBÉRATION 22
TÉLÉRAMA 23
CHRONICART 25
LE RAYON VERT 26
FICHES DU CINÉMA 31
SEUL LE CINÉMA 34
MOUVEMENT 35
CAMÉRA OBSCURA 36
LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE 37
LA BRASSERIE DU COURT 39
BELA 41

LIBÉRATION
23 OCTOBRE 2019

« BRAQUER POITIERS », AMITIÉ EN BANDE ORGANISÉE
PAR MARCOS UZAL

Le faux polar de Claude Schmitz, qui narre la complicité entre des kidnappeurs et leur victime, s'en sort avec une vraie délicatesse.

A priori, plusieurs caractéristiques pourraient nous rendre méfiant devant Braquer Poitiers. Sa bande de pieds nickelés à l'accent bruxellois - Thomas et Francis qui séquestrent chez lui le châtelain Wilfrid, propriétaire de stations de lavage automatique de voitures, afin de lui dérober chaque jour ses recettes - lorgne du côté d'un comique forgé à coups de trognes bien marquées et alcoolisées, qui ne nous étonne plus guère tant la comédie belge (et grolandaise) a épuisé ce filon depuis vingt ans. Par ailleurs, la méthode du cinéaste et homme de théâtre Claude Schmitz, consistant à partir sans scénario pour construire peu à peu son récit en fonction des improvisations de ses acteurs, aurait de quoi nous faire craindre la paresse d'un cinéma se contentant d'enregistrer l'excentricité en roue libre de pittoresques personnages.

Grâce

Bien que sans cesse menacé par ces écueils, le film s'en sort pourtant avec une vraie délicatesse qui débouche sur une singulière émotion. Sa première force est de jouer sur la rencontre et l'harmonisation des contraires, principe qui l'empêche de s'appesantir dans un dispositif figé. Avec Wilfrid, qui accepte de subir l'improbable braquage dont il est victime tant qu'il le sort de sa solitude, Thomas et Francis se confrontent à un rapport à l'argent, au temps, à l'existence et à la parole très éloigné du leur. Peu à peu une étonnante complicité circule entre ces êtres réunis par un prétexte scénaristique qui relève plus du jeu enfantin que du film noir, et qui n'est au fond qu'une transposition de la situation même du tournage : une équipe de braqueurs ou de cinéma envahissant le château de Wilfrid Ameuille, dans son propre rôle, à la fois dépouillé dans la fiction et producteur du film dans la réalité. Une vraie drôlerie, puis un surprenant charme, et finalement de la mélancolie naissent de l'étrangeté spontanée (ou de l'étrange spontanéité) de leurs discussions et moments partagés.

A cela s'ajoute une mise en scène dont la précision apparaît elle aussi comme un contrepoint au débraillé des kidnappeurs et de leur coup foireux. Des plans fixes, toujours élégamment cadrés et photographiés, où se déploie la beauté printanière de la lumière et de la nature, plongent ces bras cassés dans une atmosphère impressionniste où ils réapprennent à profiter de l'instant, à savourer un temps sans action. Bientôt les rejoignent deux amies, dont la présence est un supplément de grâce et achève de transformer ce faux polar en vrai film de vacances.

Dans cette productive confusion entre le tournage du film et sa fiction, on assiste «en temps réel» à la façon dont les acteurs s'approprient plus ou moins un plan ou une scène. Et à ce jeu, c'est bien Wilfrid Ameuille qui parvient à remporter la mise, comme son personnage réussit à passer de victime à maître du jeu. Le film s'accorde à sa singulière et attachante personnalité, jusqu'à finalement en devenir le portrait. Et ça n'est pas simplement pour transformer un moyen métrage en long que Schmitz a ajouté un épilogue de vingt-six minutes au film de cinquante-neuf minutes qui avait jusqu'à présent fait le tour des festivals et remporté un prix Jean-Vigo.

Flyers

Cet ajout automnal, intitulé Wilfrid, célèbre ce que le film et l'acteur se doivent mutuellement, en abolissant plus encore toute distance entre réalité et fiction, jusqu'à faire réapparaître un personnage que l'on croyait mort ou montrer des flyers annonçant les projections de la précédente version de Braquer Poitiers. Cet addenda est moins une suite au récit que le prolongement à la fois festif et tendre de la belle connivence que le premier tournage avait engendré - il nous montre combien la fabrication d'un film peut aussi aboutir à la naissance d'une bande d'amis. C'est du moins ainsi que le solitaire Wilfrid l'a vécue, et il semble vouloir que ça ne s'arrête jamais.

LE MONDE
23 OCTOBRE 2019

Règlement de comptes au « car wash »

Deux « bras cassés » s'installent chez le patron d'une station de lavage automatique de voitures pour lui voler son argent. Un film loufoque et libre

BRAQUER POITIERS

Braquer Poitiers, premier long-métrage de Claude Schmitz, procure l'effet, joyeux et salutaire, d'un coup de rouleau sur le pare-brise du cinéma français. A travers l'histoire, foldingue, d'un patron d'entreprise de lavage automatique de voitures qui accepte de se faire « plumer » par deux branquignols, le réalisateur nous livre une utopie, soit le partage des richesses consenti. Il fait en outre preuve d'une liberté rare dans l'écriture de ce film, fabriqué avec des comédiens dont certains ne sont pas des professionnels (tel Francis Soetens, l'un des deux braqueurs).

Cette œuvre loufoque et libre évoque le cinéma de Jacques Rozier, 92 ans, l'auteur d'*Adieu Philippine* (1962) et *Maine Océan* (1986). Contrairement à ce qui est annoncé, *Braquer Poitiers* ne sera pas le casse du siècle, plutôt le braquage du pauvre : en effet, les deux « bras cassés » Francis et Thomas (Thomas Depas) récupèrent seulement les pièces dans les automates de la station, située près de Poitiers.

Chaque jour, ils comptent leur recette minable, le temps file et les voilà qui s'installent chez Wilfrid le « châtelain », propriétaire d'une riche demeure. Francis et Thomas sont bientôt rejoints par leurs copines, Hélène (Hélène Bressiant) et Lucie (Lucie Guien), deux « cagoles » qui veulent bien participer à l'aventure...

Distance sociale et complicité

Ce film inclassable est né de la rencontre entre le réalisateur bruxellois et un ami de son oncle, Wilfrid Ameuille, le fameux patron du *car wash* et de la société Lavance. Wilfrid Ameuille rêvait de vivre l'expérience d'un tournage et a tout simplement invité Claude Schmitz à venir faire un film chez lui. Le cinéaste l'a pris au mot, à condition que l'entrepreneur joue son propre rôle et produise le film.

Contrairement à ce qui est annoncé, ce ne sera pas le casse du siècle, plutôt le braquage du pauvre

Marché conclu : *Braquer Poitiers* a donc été financé (en partie) par Lavance, à défaut d'avoir reçu l'avance sur recettes (!) du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC).

Il y a du western, du règlement de comptes et du désir dans ce braquage à la poitevine, mais aussi un motif puissant, celui de l'amitié naissante entre des individus pourtant différents. Il faut voir Francis, gros ours tatoué, chanter un soir d'été *Ces gens-là* (1965) de Jacques Brel, comme s'il voulait transmettre deux ou trois choses de sa vie de « prolo » à Wilfrid. Le temps d'une chanson, deux hommes mesurent leur distance sociale tout en découvrant leur complicité.

Au départ, *Braquer Poitiers* était un moyen-métrage de cinquante-neuf minutes : sélectionné dans divers festivals, il a obtenu le prix Jean Vigo du court-métrage. Entre-temps, le réalisateur s'est attelé à la version longue – celle qui sort en salle – en ajoutant à *Braquer Poitiers* un « court » intitulé *Wilfrid* (26 minutes), film épilogue qui réunit les comédiens après le tournage.

Braquer Poitiers s'est donc construit en deux temps, et ce détail a son importance : le premier tournage a eu lieu durant l'été 2018, le second à l'automne, alors que naissait le mouvement des « gilets jaunes » et que se nouaient des solidarités autour des ronds-points, et forcément aux alentours du *car wash*.

Lutte des classes

Braquer Poitiers ne montre aucune image du mouvement social – une seule allusion y est faite – mais raconte en parallèle l'émergence d'un collectif autour de Wilfrid, Francis, Thomas, Hélène et Lucie, dans le film et dans la vraie vie. Claude Schmitz les filme dans la sérénité de plans-séquences qui donnent le temps à la parole, aux paysages, et captent les restes d'un repas à la manière du plasticien Daniel Spoerri.

Dans cette lutte des classes inédite, Francis et Thomas prennent leur part du butin à l'écart des actions et des bagarres, se gardant bien de fracturer les automates pour ne pas tuer la poule aux œufs d'or. Comme le répète Thomas : *« Pas de violence, c'est les vacances. »* ■

CLARISSE FABRE

Film français de Claude Schmitz. Avec Wilfrid Ameuille, Thomas Depas, Francis Soetens (1 h 25).

L'HUMANITÉ
23 OCTOBRE 2019

Le réalisateur manie la dérision et subvertit constamment les codes des films d'action. Capricci Films

CINÉMA

Bouvard et Pécuchet dévalisent un car wash

Une comédie absurde sur une prise d'otage virant à la partie de campagne. Avec *Braquer Poitiers*, Claude Schmitz offre toute liberté à ses non-acteurs.

BRAQUER POITIERS
Claude Schmitz
France, 2019, 1 h 25

On a découvert Claude Schmitz, cinéaste belge venu du théâtre, avec son court métrage *Rien sauf l'été*, sur les vacances d'un jeune homme, (unique) pensionnaire dans un Airbnb princier (un château), servi par une famille empressée. Une comédie improvisée en vidéo vintage, aux plans souvent fixes renforçant le statisme, et à la loufoquerie rentrée s'exprimant par le surgissement de personnages imprévus, par l'innocuité des dialogues et par le jeu avec les clichés.

La radicalité pince-sans-rire de Schmitz s'aggrave dans son moyen métrage *Braquer Poitiers* (prix Jean-Vigo) où, peu ou prou avec les mêmes interprètes, dont Francis Soetens, vieux « hardeux » tatoué et bedonnant, et le précieux Wilfrid Ameuille, il compose avec des bouts de ficelle – un budget dérisoire fourni par Wilfrid lui-même – une nouvelle ode estivale au farniente qui pourrait être la suite déglinguée de *Bouvard et Pécuchet*, à condition que ces derniers soient devenus des glandeurs carburant à la Kro et aient été missionnés pour braquer une station de lavage automobile. « Braquer », le mot est un peu fort, car, dans cet univers lymphatique, rien n'est vraiment braqué ni dressé. Tout est alangui, voire allongé. Et, comme le cinéaste ne se soucie guère d'introduire les situations et de filmer les articulations narratives, on ignore comment les choses s'amorcent et s'achèvent. Apparemment les peu menaçants Francis et Thomas réussissent à convaincre Wilfrid de leur remettre quotidiennement la recette de son affaire. Mais, à part quelques comptages de piécettes, l'aspect policier du récit reste un simple sujet de conversation entre les trois compères ; le garagiste otage se comportant en hôte parfait avec les rustres sympas. La comédie naît précisément de la dérision du cinéma d'action et de ses codes, constamment subvertis par la bonne franquette et la convivialité. Tout se passe comme si la filiation renoirienne du cinéma français (quoique Schmitz et Soetens soient belges) reprenait du poil de la bête sur un mode détaché, voire hébété, en poursuivant des expériences amorcées par un autre grand zinzin du naturalisme, Jacques Rozier.

Des personnages touchants et désopilants

Ce cinéma primitif, chimiquement pur, s'invente sous nos yeux. Cadrages figés, image anti-HD, son lo-fi. On suppose qu'avant chaque séquence, qui est en général un plan-séquence, le cinéaste rédige un simple canevas sur lequel il demande aux acteurs (amateurs) de broder.

La candeur et l'immédiateté qui en découlent sont uniques, d'une fraîcheur réconfortante. Les personnages, touchants et désopilants, dépassent largement le vague registre du polar pour faire entrer la vie avec ses scories sur l'écran. C'est une fiction et en même temps un documentaire sur cette fiction. D'où les splendides scènes de fête foraine et les lumineuses séquences de baignade avec d'improbables jeunes cagoles du Midi ayant rejoint (par miracle) nos pieds-nickelés dans la campagne poitevine. Schmitz a adjoint à ce film une brève postface intitulée « Wilfrid », dans laquelle le garagiste-jardinier réunit les membres de la troupe de *Braquer Poitiers* plusieurs mois après. Pour le coup, on est plus sur le versant du documentaire et l'ambiance de farce tranquille est oubliée. Mais un peu de froideur hivernale dans le système Schmitz donne du relief à cette improbable épopée qui est comme un pavé de réel lancé dans la mare du cinéma de l'absurde. On se demande juste si le cinéaste parviendra à résister aux sirènes du professionnalisme. ●

VINCENT OSTRIA

PARMI LES RÉCOMPENSES, LE FILM A OBTENU LE PRIX ÉGALITÉ ET DIVERSITÉ AU FESTIVAL INTERNATIONAL DU COURT MÉTRAGE DE CLERMONT-FERRAND.

LE FIGARO
23 OCTOBRE 2019

Fric-frac à la belge chez Voltaire

COMÉDIE Premier long-métrage de Claude Schmitz, « Braquer Poitiers » s'impose avec un univers loufoque et poétique.

ROBIN CANNONE rcannone@lefigaro.fr

Une moustache de Gaulois, une bedaine de buveur de « Kro » et un tatouage de Renaud sur le pectoral droit. Francis a de l'allure. Et du caractère ! Thomas, caché derrière une barbe broussailleuse est lui plutôt taiseux. Avec leur accent belge, les deux lascars vont devoir redoubler de discrétion pour passer inaperçus à Poitiers. Il vaut mieux quand on a prévu de cambrioler une station de lavage automobile et de rester traîner dans les environs. Particularité de ce braquage peu ordinaire, Wilfrid, le tenancier, est au courant de leurs intentions. Complice, même. Il a d'ailleurs invité les cambrioleurs, qui n'ont plus qu'à se servir directement dans la caisse, à passer l'été chez lui...

Avec *Braquer Poitiers*, Claude Schmitz signe un film de braquage sans braquage. La démarche rappelle *Reservoir Dogs*. Comme Quentin Tarantino, le metteur en scène bruxellois a trouvé son Harvey Keitel, producteur et acteur principal du film. Il a confié les plans de son casse au comédien non professionnel Wilfrid Ameuille. La prestance du quinquagénaire, lui-même propriétaire d'un *car wash* dans la Vienne, a tapé dans l'œil du cinéaste. Schmitz lui offre le rôle principal de son film. En retour, Ameuille, également producteur, lui a ouvert la porte de son domicile, où est tournée la majorité des scènes du long-métrage.

Rohmer et « strip-tease »

Bonjour le syndrome de Stockholm... Wilfrid et son alter ego ont une foi inconditionnelle en leur prochain. Il ne pèche que par son excès de bienveillance. De la candeur ? Le vieux sage a lu Voltaire et sait l'importance de cultiver son jardin. Il y a chez cet amoureux de la nature et de la langue française, un charme désuet. Une éloquence rare chez nos contemporains. Quand Francis et Thomas invitent deux amies à venir passer le reste de l'été avec eux, Wilfrid les accueille avec un sourire. Qu'importe qu'on soit délinquant ou fils de bonne famille ! Il y aura toujours un couvert. L'Auvergnat de Brassens, c'est lui. Il écoute Francis lui chanter du Brel. Se baigne avec ses geôliers. Leur fait visiter Poitiers... À l'église, Francis a une révélation mystique. Il est touché par la grâce. Et par cet homme dont la candeur n'a d'égale que la sagesse.

Rohmer est ici conjugué à un épisode de « Strip-Tease ». Le résultat n'est pas loin de *L'Enlèvement de Michel Houellebecq*, dans ce film de vacances où la réalité et la fiction empiètent l'une sur l'autre. Schmitz avoue ne s'être appuyé sur aucun scénario. Il a préféré inventer son casse au fil du tournage avec Ameuille en complice. Le réalisateur confie que son film est né comme une blague. Elle est devenue sérieusement drôle. Drôlement sérieuse, même. Au point de repartir d'une demi-douzaine de festivals des statuettes plein les poches. Le casse du siècle. ■

LES FILMS DE L'AUTRE COUGAR/CAPRICCI FILMS/LES BOOKMAKERS

Comédien amateur, Francis Soetens interprète un des deux braqueurs dans « Braquer Poitiers », de Claude Schmitz.

« Braquer Poitiers »
Comédie de Claude Schmitz
Avec Wilfrid Ameuille, Francis Soetens, Hélène Bressiant
Durée 1 h 25
■ **L'avis du Figaro :** ●●●○

12

TÉLÉRAMA
OCTOBRE 2019

BRAQUER POITIERS
CLAUDE SCHMITZ

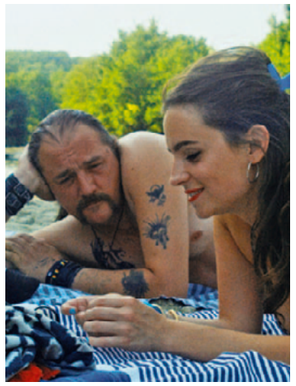
Deux pieds nickelés séquestrent, avec son consentement, le gérant doux-dingue d'une station de lavage. Une ode cocasse à l'oisiveté et à l'amitié.

Le metalleux moustachu, bedonnant et tatoué, c'est Francis. L'autre, Thomas, est un gars en short et casquette, profil de glandeur apathique, qui parle peu, moins par timidité, semble-t-il, que par paresse. Ces deux loustics ont été tuyautés par un ami selon lequel le plan était sûr et qu'il fallait juste *« tenir un mois »*. La combine en question, pour le moins bizarre, consiste à séquestrer, en douceur et avec son consentement, Wilfrid, gérant fantasque d'une station de lavage automobile, qui se sent seul. Le butin ? De la menue monnaie laissée dans les caisses des appareils, que les pieds nickelés récupèrent. Ces pièces, amassées chaque jour en petites piles, feront l'objet d'une comptabilité minutieuse.

On dirait un cocktail improbable de Groland, de Luis Buñuel et de Jean-François Stévenin cinéaste. Car les deux héros passent surtout leur temps à siroter des bières et à fumer des pétards, dans la chaleur de l'été. Deux filles « avé l'assent », charmantes cagoles, débarquent et complètent cet univers poitevin déconcertant. Claude Schmitz, auteur de plusieurs courts métrages et metteur en scène de théâtre, crée quelque chose d'inédit, de très cocasse, mais pas seulement. Sous l'humour lent fleurissent des élucubrations, certaines très sagaces, concernant l'oisiveté, le travail, le besoin d'autrui ou l'enfer qu'il engendre. Se dessine surtout une forme d'amitié possible entre des gens qui n'ont a priori rien à faire ensemble.

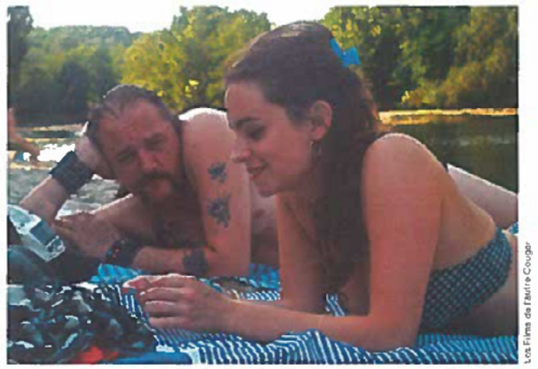
La fiction semble s'improviser sous nos yeux, le réalisateur ayant laissé beaucoup de liberté à ses interprètes, et d'abord à Wilfrid Ameuille, qui joue son propre rôle. Sorte de Socrate extravagant, poète sauvage se livrant à cœur ouvert, ce curieux bonhomme devient aussi le personnage central de *Wilfrid*, complément de *Braquer Poitiers* plus proche du documentaire, et sorte d'épilogue festif.

– ***Jacques Morice***


Francis Soetens et Hélène Bressiant.

| France (1h20) | Avec Wilfrid Ameuille, Francis Soetens, Thomas Depas, Hélène Bressiant, Lucie Guien.

LES INROCKUPTIBLES
OCTOBRE 2019


Les Films du Fleuve Cougar

Braquer Poitiers
de Claude Schmitz

Un premier film plein de fantaisie et d'enchantement qui dévoile en trompe-l'œil un monde mélancolique.

Sorties

LES FILMS SONT-ILS PLUS HARMONIEUX QUE LA VIE ? Cette question truffaldienne travaille en sous-texte, caché derrière le joli grain de ses images délavées, *Braquer Poitiers*, premier long métrage de Claude Schmitz. Non pas seulement parce qu'il y règne cette communion magique, inconnue des turbulences du quotidien, mais parce qu'ici, dans ce huis clos estival, c'est bien la vie, ses fragments, placés au centre de l'image, qui éclatent comme de petits miracles.

Alors, de quoi s'agit-il ? D'une invitation bel et bien réelle. Celle de Wilfrid Ameuille, directeur de stations de lavage et acteur furtif du précédent film de Schmitz *(Rien sauf l'été* – 2017), qui, ravi de l'expérience, conviait l'équipe sur ses terres de Nouvelle-Aquitaine pour un nouveau tournage. En face, il fallait un partenaire follement aventureux pour accepter le marché et imposer ses conditions : l'initiateur du projet devait devenir le producteur associé et surtout l'acteur – dans son propre rôle – du film.

Autour de cette genèse fantasque, le cinéaste belge a organisé un polar loufoque et tricoté une ligne de scénario digne d'une blague Carambar : un braquage impossible et une prise d'otage consentie manigancés par un attendrissant duo de bras cassés, bientôt rejoints par deux belles cagoles. Mais peu importe. Ici, toute fiction est un prétexte égayé, et irrésistiblement clicheteux, pour faire avancer un film engourdi dans la moiteur de l'été, régi par les improvisations (on pense à Jacques Rozier) d'une bande d'acteurs professionnels ou pas.

Ce qui fait la belle singularité de cette vaine séquestration qui cristallise tous les motifs de ce faux film de kidnapping (ne serait-ce pas Wilfrid le véritable braqueur ?), c'est la sensation de pénétrer dans un monde – une maison, un jardin, la place du village – déjà là avant nous. Un monde de pas grand-chose, semblable à ceux, nostalgiques, des films de vacances qui ne capturent rien d'autre – et c'est énorme – que l'écoulement du temps.

En transformant la supposée captivité de Wilfrid, poule aux œufs d'or du récit, en une expérience de vie commune (derrière et devant la caméra) tendre, amicale et surtout libératrice pour cette âme solitaire avide d'expériences, *Braquer Poitiers*, sous ses effets pastel enveloppants, se double d'une réflexion théorique, d'une éthique réconfortante sur le plateau de cinéma comme chantier des fantasmes.

Mais tout enchantement finit par s'étioler. Dans un dernier geste, un épilogue baptisé *"Wilfrid"*, Schmitz fissure l'alchimie de son décor, en dévoile son négatif (au collectif succède la solitude retrouvée de sa vedette, aux couleurs chatoyantes, la brume de l'hiver) et laisse s'engouffrer, dans cette farce que l'on croyait inoffensive, un souffle mélancolique et déchirant. **Marilou Duponchel**

Braquer Poitiers de Claude Schmitz, avec Francis Soetens, Hélène Bressiant, Wilfrid Ameuille (Fr., 2018, 1h25)

LE JOURNAL DU DIMANCHE
20 OCTOBRE 2019

« BRAQUER POITIERS »
PAR BAP.T.

Wilfrid, propriétaire d›une chaîne de stations de lavage de voitures, se fait racketter par deux escrocs sans envergure. Drôle de proposition que ce film tourné en quelques jours et sans véritable scénario, joue avec les personnalités des comédiens, pour la plupart amateurs. Braquer Poitiers réserve son lot de situations décalées et poétiques, comme lorsque l›un des aigrefins reprend Ces gens-là face à son otage conquis, avant de prendre une tournure plus profonde et mélancolique. Ce sympatique ovni a été récompensé du pris Jean Vigo.

GRAZIA
OCTOBRE 2019

CINEMA

Retiens l'été

HILARANT ET PLEIN DE VAGUE À L'ÂME, ***BRAQUER POITIERS*** RESSUSCITE LA COMÉDIE SOLAIRE. Par **Jérôme MOMCILOVIC**

C'est l'histoire d'une rencontre, cachée dans un enlèvement. Celui de Wilfrid, châtelain lunaire et amoureux des fleurs, par une paire de pieds nickelés belges et bedonnants chargés de le séquestrer, le temps de vider les maigres caisses de ses stations de carwash. Sauf qu'il est enchanté de la situation, qui vient rompre sa solitude. Et puis Wilfrid adore parler, et les deux autres n'ont rien de mieux à faire que de l'écouter. Le temps s'enroule doucement autour de cet étrange syndrome de Stockholm, des filles les rejoignent, on se baigne, on écoute les oiseaux, on regarde les fleurs, tout ça est à pisser de rire et finement mélancolique. Mais où le réalisateur Claude Schmitz est-il allé chercher une idée pareille? Pas très loin: Wilfrid joue quasiment son propre rôle, prolongé en bout de film dans un appendice documentaire venu confirmer qu'on tient là le personnage le plus attachant que nous ait offert le cinéma français récent.

Braquer Poitiers **de Claude Schmitz (Fr., 1h25). Le 23 octobre.**

CAHIERS DU CINÉMA
OCTOBRE 2019

Braquer Poitiers

de Claude Schmitz

France, 2018. Avec Francis Soetens, Hélène Bressiant, Wilfrid Ameuille. 1h25. Sortie le 23 octobre.

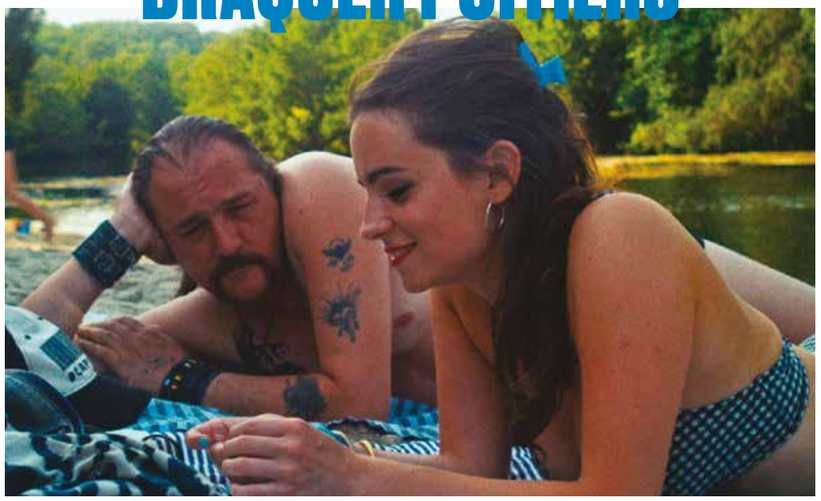
Après *Rien sauf l'été* l'hiver dernier, Claude Schmitz présente cet automne *Braquer Poitiers*, à l'origine un moyen-métrage qui est devenu long par l'ajout d'un épilogue. Le film raconte la séquestration d'un mystérieux châtelain par une bande désassortie, les liens entre les personnages changeant comiquement sans crier gare. La mise en scène est prétexte à faire de la saison estivale un réservoir à bruissements et couleurs : immobilité du cadre, art de la composition où s'alanguit la durée, plaisir à filmer la parole, des êtres ensemble. Si le charme de *Rien sauf l'été* opère à nouveau, *Braquer Poitiers* reste fragile, sa ténuité et sa nonchalance étant telles que certaines séquences flirtent avec les vignettes paysagères. Mais il s'en sort de deux manières : bien qu'il s'inscrive dans une géographie identifiable (la grande maison, la forêt, les sorties en ville), *Braquer Poitiers* ne cesse de brouiller les pistes, se refusant à contextualiser, à laisser déchiffrer ses plans comme on lirait une carte. Les lieux apparaissent morcelés (des pans de murs, un bout de jardin, une rivière, une muraille végétale), sans liens logiques ni contrechamps, le cadre et le regard restant rivés aux personnages ; c'est au spectateur d'imaginer, de recomposer. Et avec l'épilogue, Schmitz prend étonnamment à bras le corps la question de la mémoire de son tournage : quelle trace un film, la rencontre qu'est le tournage, laisse-t-il à ses participants ? La durée d'un plan n'est alors plus seulement du temps cinématographique, mais du temps réellement vécu, ayant une incidence sur les vies en dehors des images.

Mathis Badin

TROIS COULEURS
OCTOBRE 2019

FILMS

BRAQUER POITIERS



ZOOM ZOOM

La singularité de cette chronique belgo-poitevine ne s'arrête pas à sa redéfinition du syndrome de Stockholm. Par sa façon d'immerger la fiction dans le réel, *Braquer Poitiers* fascine autant qu'il amuse.

Deux bandits à la petite semaine décident de séquestrer Wilfrid, un propriétaire de stations de lavage de voitures, afin de lui extorquer des fonds. Loin de résister, celui-ci les accueille chez lui à bras ouverts, sans intention de s'enfuir. Entièrement improvisé, le film du Belge Claude Schmitz ressemble moins à une comédie noire qu'à un récit de vacances : baignades, repas qui s'éternisent, visites touristiques… La vie serait presque un long fleuve tranquille s'il n'y avait la personnalité débordante de Wilfrid, adepte des monologues extatiques, et le manque de conscience professionnelle des voyous, heureusement épaulés par deux jeunes femmes venues leur rendre visite. Le tout forme un portrait de groupe faussement décontracté, dans lequel les tensions sont légion et le flottement est roi. Schmitz, c'est Kervern et Delépine sans le vitriol, mais avec la même science du timing, le même amour des gens. Le films est en réalité un double programme : aux 59 minutes de *Braquer Poitiers* s'ajoute un documentaire de 26 minutes, *Wilfrid*, où ce ne sont plus les personnages mais leurs interprètes qui se retrouvent pour consolider les liens créés sur le tournage. Un complément idéal, différent mais aussi atypique. ● THOMAS MESSIAS

: de Claude Schmitz
Les Bookmakers / Capricci Films (1 h 25), sortie le 23 octobre

3 QUESTIONS À CLAUDE SCHMITZ

***Braquer Poitiers* est marqué par une volonté de jouer avec les archétypes…**
Ça m'intéresse beaucoup. N'ayant pas de scénario, je voulais des personnages très marqués, faciles à promener d'une situation à l'autre, mais qui puissent révéler d'autres facettes. Il y a des Belges, des filles étiquetées « cagoles », et pourtant on est loin d'une grosse comédie.

Comment fait-on converger des personnages a priori incompatibles ?
La situation du braquage était proche de celle du tournage, sans la séquestration bien sûr. Nous avons cohabité chez Wilfrid pendant huit jours. Cela crée forcément du lien. La naissance de l'amitié entre les protagonistes m'a cueilli, tout comme j'espère elle cueillera le public.

L'existence de la deuxième partie, *Wilfrid*, n'était pas prévue au départ. Pourquoi cet ajout ?
Pendant le montage, Wilfrid m'a téléphoné pour me décrire son sentiment d'inachevé. L'intrigue de *Braquer Poitiers* était bouclée, mais j'ai eu l'idée de ces retrouvailles entre acteurs et actrices, que je vois comme un travail sur les différents niveaux de fiction et d'incarnation.

Braquer Poitiers

« Rien ne serait arrivé s'il n'y avait pas eu Wilfrid. »
Et c'est vrai. Pour que l'ovni *Braquer Poitiers* voie le jour, l'iconoclaste Wilfrid a donné sans compter et impose sa présence doucereuse en otage bienveillant. Récit d'une aventure de Pieds-Nickelés unique en son genre.

PAR WILLY ORR

« *Je suis sur la corde raide.* » Tout en picorant sa salade, Wilfrid jette des regards inquiets vers le cadran de sa montre. Il est en retard, et limité dans ses disponibilités. Son débit précipité laisse entendre une cascade de problèmes. Il doit rentrer plusieurs stères de bois chez lui, participer à un énorme chantier aux enjeux financiers « *colossaux* », liquider certaines stations de lavage dont il est gérant, en construire une autre. « *Je fais tout ça seul. J'adore ma campagne et mon lieu, j'ai réussi à tout reprendre pour moi, je suis chef d'orchestre. Maintenant je veux juste faire venir des gens. J'ai beau pleurer et vouloir donner de l'amour… pour être respecté il faut un côté concret.* » Le soir après le travail, Wilfried rentre dans sa magnifique demeure en pleine campagne viennoise où il habite seul. Un héritage de sa mère. La maison est beaucoup trop grande pour lui, alors quand Claude Schmitz le sollicite pour un tournage, il se laisse rapidement convaincre. Personnage principal d'un récit dont il ne tire pas les ficelles, Wilfrid est aujourd'hui fier et un peu déçu. Heureux d'avoir pu faire passer son message d'amour, mais frustré que cette histoire lui ait échappé et que son double à l'écran ne serve pas davantage ses intérêts personnels, ni ceux des locaux. Lorsqu'il fait la rencontre du cinéaste, un bon ami de son oncle, Wilfrid est charmé par l'idée de participer à la grande aventure du septième art. Alors il joue le jeu, à fond. Il cofinance à hauteur de quelques milliers d'euros le film pour boucler un budget riquiqui, loge l'équipe et interprète son propre rôle, dans une situation proche de celle du film de Guillaume Nicloux, *L'Enlèvement de Michel Houellebecq,* mais dans un registre bucolique quelque part entre le cinéma de Jacques Rozier et de Jean-François Stevenin. Retenu en otage par deux branleurs vite rejoints par des copines, le Wilfrid de fiction les laisse sciemment occuper sa propriété et dépenser les quelques pièces collectées quotidiennement sur ses machines de lavage. Voilà sept ans maintenant que Wilfrid habite sa maison en solitaire. Il s'est occupé de sa mère handicapée, extrêmement autoritaire, jusqu'à son dernier souffle. De son père, mort quand il était enfant, il ne garde que de vagues souvenirs. Tout juste précise-t-il qu'il venait de Hollande, d'une grande famille de banquiers. Refusant de se frayer une carrière dans le monde de l'argent, il s'était tourné vers le travail de la terre. Wilfrid ne sait pas comment ses parents se sont rencontrés. Ils font ensemble l'acquisition d'une première ferme, un château, avant de venir avec leurs vaches là où vit désormais Wilfrid. « *Je ne suis pas du tout un châtelain,* s'empresse-t-il de préciser. *C'est une maison, pas un château, ça me gêne qu'on dise ça. Je suis quelqu'un de simple. Moi, on m'a sorti de l'école du village à 8 ans pour me coller en pension avec la bonne bourgeoisie mais c'était pas mon truc. Je serais maçon ou jardinier, ce serait bien mieux. Je suis lié à ma terre, comme les autres personnes d'ici.* » C'est cet attachement profond à la région qui le pousse à s'investir dans *Braquer Poitiers*. Il voit dans le film l'occasion unique de donner à voir son beau pays et les gens qui le peuplent. Le personnage interprété par Wilfrid, cette sorte de double à la fois si proche de lui mais empreint d'une inquiétante étrangeté, a parfois l'allure d'un homme qui veut garder prisonniers ses propres ravisseurs. Si bien qu'on ne sait plus qui est le braqué ou le braqueur. Entre extrême fragilité et attitude tyrannique, Claude Schmitz dresse le portrait troublant d'un homme insaisissable, comme un miroir déformant : « *Je suis gêné car j'ai tout donné de moi, j'ai montré mes fesses si vous voulez. Tout est spontané dans mon jeu, mais dans ce qui est improvisé, je me suis appliqué à masquer mon histoire, que je ne peux pas dire. Chacun a son histoire personnelle…* »

« Je suis gêné car j'ai tout donné de moi, j'ai montré mes fesses si vous voulez. »
WILFRID

Banquet et Airbnb

Au fil du tournage, Wilfrid réalise qu'il ne pourra pas plier le film à ses aspirations profondes. Divisé en deux parties, *Braquer Poitiers* axe définitivement son second segment sur lui. Non plus le personnage, mais le Wilfrid de tous les jours. Avec au centre de cette dernière partie, l'organisation dans sa grange d'un grand dîner pour rassembler la population locale. Pourtant, comme toujours au cinéma, on triche. Claude Schmitz délaisse les ruraux qui participent à la fête pour se concentrer sur la relation de Wilfrid avec les acteurs du film, qu'il retrouve pour l'occasion. C'est ce jeu de faux-semblants entre la fiction et le réel qui échappe au rêveur, idéaliste et naïf. Lui attendait un objet pour promouvoir la région et ses chers voisins qu'il fréquente peu : « *Je voulais mettre en valeur la beauté des gens, des locaux qui relèvent du Rembrandt. C'est eux la richesse du pays. Des gens qui travaillent très fort, qui sont des bâtisseurs, qui se débrouillent eux-mêmes et nous nourrissent. Chacun d'entre eux a la valeur de dix ingénieurs.* » Derrière les grandes phrases, Wilfrid semble habité par l'espoir sincère de maîtriser un objet qui ne lui a jamais appartenu. Il concède néanmoins volontiers que le film est une réussite : « *Il y a des images splendides, Claude a de la finesse. Heureusement la fête était superbe. Avec ce film, il y a eu un immense espoir, c'est la première fois qu'il y a une fête dans ce hameau depuis 1947. Et puis, objectivement parlant, c'est un produit qui a fonctionné* (sic). *Je ne me suis pas trompé. Ce que j'ai exprimé, ce n'est pas du chinois, ce que j'ai dit a touché les gens. J'ai été entendu.* » Porté par l'énergie du film et cette forme de folie douce si singulière, Wilfried espère être enfin moins seul. Ça tombe bien, depuis huit mois maintenant, des Anglais ont aménagé dans le hameau. De quoi remplir le vide laissé par le départ de l'équipe de tournage ? « *Ils font du Airbnb…* » •

Braquer Poitiers
Un film de Claude Schmitz
Avec Wilfrid Ameuille, Hélène Bressiant…
En salles le 23 octobre

LA 7ÈME OBSESSION
OCTOBRE 2019

C'est un hold-up qu'accomplit Claude Schmitz avec un film, entre fiction et réel, qui fait voler en éclats tous les codes habituels des genres qu'il embrasse. Film de braquage, comme son titre le laisse entendre ? Pas tout à fait. Il y a bien ce propriétaire de car wash pris en otage par deux pieds nickelés. Les truands, en goguette avec leurs copines, s'installent chez lui et rançonnent les recettes à chaque fin de mois. Mais contre toute attente, la cohabitation forcée est accueillie avec un certain enthousiasme par le propriétaire, heureux d'avoir un peu de compagnie. Un braquage consenti qui se solde par une amitié réelle, sans qu'on puisse y voir la manifestation du syndrome de Stockholm. Qui braque qui, au fond ? Scindé en deux parties avec un épilogue que l'on voit davantage comme une excroissance rêveuse du premier segment, BRAQUER POITIERS est une comédie incroyable de drôlerie, de sincérité et d'incongruité revivifiante, qui doit tout à ses interprètes magnifiques et à l'audace de son auteur braqueur.

S. M.

REVUE JEUNE CINÉMA
OCTOBRE 2019

Braquer Poitiers

G.B.S. *Braquer Poitiers,* est le troisième long métrage du jeune réalisateur belge Claude Schmitz, après *Le Mali (en Afrique)* en 2015 et *Rien sauf l'été* en 2017. C'est un film d'une originalité incroyable, drôle, inventif et inclassable. Son titre suggère, par l'infinitif du verbe, un nouvel angle dans l'action même de commettre un braquage ; qui plus est, Poitiers sans le "à", c'est donc braquer une ville ! Folie, démesure, écart, fraîcheur et surprise… Tant d'autres mots possibles encore pour évoquer ce film si particulier, où on est invité d'emblée à écouter un homme qui se fait gentiment dépouiller par des voyous.

Dès le long premier plan du film, les deux braqueurs Francis (Francis Soetens) et Thomas (Thomas Depas), aux dégaines assez caractéristiques, tatouages, cheveux longs, grosses bagues, se tiennent debout sur le terre-plein du *carwash* que possède Wilfrid (Wilfrid Ameuille) ; sans rien faire, ils observent les faits et gestes des clients arrivant avec leur voiture. Et l'image est si présente, si vraie dans sa simplicité et son déroulement temporel, que tout paraît d'autant plus invraisemblable. Car, en réalité, on ignore ce qu'ils font là. Puis on fait connaissance avec Wilfrid, personnage énigmatique, finalement exceptionnel, hors norme, jouant son propre rôle de propriétaire rencontrant les voleurs.

C'est la chronique d'un braquage consenti avec le braqué, où les discussions se succèdent pour mettre au point la finalité : le ramassage en fin de soirée des pièces des distributeurs, tandis que Wilfrid philosophe sur la vie, et plus précisément sur la médiocrité de la vie de Francis et Thomas, uniquement motivés par l'argent. Arrivent les compagnes des deux voyous, Hélène (Hélène Bressiant) et Lucie (Lucie Guien). Les cinq finissent par former une famille. Une véritable alchimie s'opère, non préméditée par un scénario inexistant, un climat inconcevable où les personnages réunis de façon aléatoire et hasardeuse trouvent ensemble au fil du temps une amitié.

Ils passent des soirées et des moments formidables, chantent Brel, dégustent les paroles de Wilfrid et aiment sa compagnie. Ce film insolite affiche toutes sortes d'improbabilités, d'abord vis-à-vis des personnages, acteurs non-professionnels, excepté les deux jeunes filles et Marc Barbé très convaincant dans le rôle du rabatteur. Vis-à-vis ensuite de l'écoulement du temps et du développement de l'histoire, non-écrite, improvisée, où le documentaire entrelace sans cesse la fiction. Puis, enfin, cet épilogue en guise de retour au réel dans ce cinéma de l'instant, où la fête organisée à l'initiative de Wilfrid sonne le retour de la solitude et de la mélancolie.

Braquer Poitiers. Réal, sc : *Claude Schmitz* ; ph : *Florian Berutti* ; mont : *Marie Beauné* ; int : *Francis Soetens, Thomas Depas, Wilfrid Ameuille, Marc Barbé, Hélène Bressiant, Lucie Guien.* (FR, 2018, 59 mn).

CRITIKAT
23 OCTOBRE 2019

LE HAMEAU
PAR CHLOÉ CAVILLIER

Lorsque Thomas et Francis se rendent à Poitiers pour braquer Wilfrid, le propriétaire excentrique d'un car wash, celui-ci se montre étonnement conciliant. Cet argument, dont découle la veine burlesque de Braquer Poitiers, n'est pas sans rappeler Les Bas-Fonds de Jean Renoir, dans lequel un baron désargenté et un voleur, interprétés respectivement par Louis Jouvet et Jean Gabin, deviennent amis. Le noble se mêle ainsi au trivial lorsque le lave-auto apparaît sur une reprise de Bach, ou qu'Hélène et Lucie, deux filles du Sud de la France venues rejoindre les deux hommes, se prennent en selfie au milieu d'une fête de village. Le comique de situation est accentué par l'aspect documentaire du film, né de la rencontre avec Wilfrid Ameuille qui incarne ici son propre rôle et que l'équipe « braque » en s'installant chez lui et en finançant une partie du projet avec son argent. Improvisé au jour le jour avec des acteurs non-professionnels pour la plupart, Braquer Poitiers impressionne par sa spontanéité et la cohérence du résultat final.

Une de ses réussites est d'accompagner le retournement de situation initial d'un renversement du rapport de force et, plus largement, d'une subversion des valeurs. Loin de le mettre en position de victime, la sympathie de Wilfrid alimente la méfiance de l'une des filles qui le soupçonne de profiter de la situation. De fait, le personnage ressort souvent gagnant : lorsque Francis lui dérobe des fleurs, il lui reproche de ne pas avoir fait un assez gros bouquet, réduisant à néant la portée subversive de son acte. Il tire même profit du braquage en y voyant une occasion d'arrêter de fumer. Thomas et Francis apparaissent à l'inverse comme des gangsters à la ramasse, des bourreaux non-violents fatigués de ne rien faire, qui emmènent Wilfrid se baigner au lieu de le séquestrer et sont en proie à des remords. Tandis qu'ils se révèlent incapables de tenir les comptes, les femmes prennent les choses en main, bousculant au passage les stéréotypes de genre.

Communauté utopique
Le film trouve pleinement son équilibre grâce à une seconde partie à la tonalité plus mélancolique. Tandis que Braquer Poitiers se déroule l'été, l'action de Wilfrid a lieu en automne, au moment où le personnage abandonné par les braqueurs éprouve « la splendeur de l'isolement ». C'est un orage qui annonce la crise à venir (« Ça va péter », dit Francis à Hélène), la météo extérieure faisant écho au climat intérieur des personnages. Centré sur Wilfrid, l'épilogue délaisse la fiction de la première partie : les deux filles ont ainsi perdu leur accent tandis que Thomas Depas (Thomas) est à peine reconnaissable.

La fête que Wilfrid organise chez lui dans la seconde partie incarne pleinement la dimension politique en germe dans Braquer Poitiers. Ce banquet lui permet en effet de « reconvoquer la puissance de la terre » et de poursuivre le travail qu'il avait entamé en apprenant à deux jeunes dealers à manipuler les outils de jardinage ou en faisant découvrir aux braqueurs « l'authenticité » des ruraux. Le film lui-même porte d'ailleurs la marque de cette attention à la nature, à travers de très beaux plans de paysages baignés dans la brume ou la lueur rougeoyante d'un coucher de soleil. Le rassemblement représente surtout pour cet humaniste profond l'occasion de faire « revivre un hameau » : très « à cheval sur les mots », il semble trouver dans la communauté le sens qu'il voit disparaître progressivement du langage, une « catharsis » qui lui permet de s'arracher à la solitude et à l'absurdité du monde. Le groupe apparaît d'autant plus utopique qu'il est formé d'individus a priori opposés, ce que le film accentue en usant d'archétypes comme le Belge ou la cagole. Entre conte rohmérien, fable chevaleresque et film de gangsters, Braquer Poitiers trouve lui aussi son harmonie dans le mariage d'éléments disparates.

ARTISTIK REZO
OCTOBRE 2019

BRAQUER POITIERS DE CLAUDE SCHMITZ
PAR LUCILE BELLAN

Cela se passe à Poitiers, mais c'est pourtant bien d'un film belge qu'il s'agit. Une œuvre étrange mais diablement attachante, dans laquelle deux branques décident de kidnapper Wilfrid, le patron d'une station de lavage auto. Celui-ci redéfinit les contours du syndrome de Stockholm : il décide d'accepter sa séquestration en toute tranquillité, accueillant ses agresseurs chez lui en échange de leur amitié. Tout le film est ainsi : il puise dans l'improbable pour en tirer un résultat moins loufoque que poétique, où le réalisateur se joue des archétypes (les gros durs, les filles d'apparence légère…) pour mieux montrer que les relations les plus belles sont les plus inattendues.

CANAL +
OCTOBRE 2019

LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE
OCTOBRE 2019

Le film " Braquer Poitiers " s'offre une sortie nationale sur grand écran
PAR DELPHINE LÉGER

Tourné à Morthemer, à l'initiative du Valdiviennois Wilfrid Ameuille, le film " Braquer Poitiers ", du réalisateur belge Claude Schmitz, s'offre ce mercredi une sortie nationale.

Quand Francis et Thomas, braqueurs d'opérette, décident pour le détrousser de séquestrer Wilfrid, gérant d'une station de lavage auto, ils n'imaginent pas une seconde que ce dernier va finalement prendre goût à la situation, qu'il va même jusqu'à théoriser au gré de sa philosophie toute personnelle.
" Un scénario entre fiction et réalité "
C'est finalement en Belgique que s'est noué le destin du film Braquer Poitiers, à l'affiche des salles de cinéma dès ce mercredi 23 octobre. Le réalisateur Claude Schmitz et le Valdiviennois Wilfrid Ameuille s'y rencontrent fortuitement lors d'un tournage. « Quand j'ai vu Claude et son équipe construire des choses ensemble, j'ai trouvé ça beau et j'ai rapidement eu envie de les voir évoluer chez moi, à Morthemer. Je lui ai donc proposé de venir y tourner. C'est aussi l'occasion de faire vivre mon hameau », confiait ce dernier, en janvier dernier. Rendez-vous est pris à l'été 2017, avec des comédiens pour la plupart amateurs (1) et autour d'un scénario qui se construit au jour le jour, pour un premier tournage (2) qui donne naissance à un court-métrage de 59 minutes où Wilfrid Ameuille joue son propre rôle. Une première version de Braquer Poitiers présentée et primée dans de nombreux festivals (3). En janvier 2019, de nouvelles scènes sont tournées à Morthemer (lire notre édition du 16 janvier dernier) et à Bruxelles et le film se voit rallongé d'une trentaine de minutes pour une diffusion sur Arte et une sortie nationale. « Avec ce film, j'avais envie de sortir des schémas narratifs, expliquait alors Claude Schmitz, le réalisateur. Il joue volontairement avec les codes du film de genre ou de la caricature. »

(1) A l'exception des comédiennes Lucie Guien et Hélène Bressiant. (2) Dont certaines scènes ont également été tournées à Poitiers. (3) Prix du public au FID Marseille 2018, Prix Égalité et diversité au Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand 2019, Prix ciné + au Festival du cinéma de Brive 2019, Prix jury étudiants au Champs Élysées Film festival 2019

LIBÉRATION
17 JUILLET 2018

BRAQUER POITIERS DE CLAUDE SCHMITZ

PAR JÉRÉMY PIETTE

«Pas de violence, c'est les vacances ! Ça roule ma couille.» Deux braqueurs belges, simili-*Joe Bar Team,* Francis et Thomas, veulent se servir dans la caisse d'un *carwash* à Poitiers (quelques poussières d'euros en somme) et séquestrer Wilfrid, son propriétaire. Ce dernier se laisse faire. Syndrome de Stockholm en roue libre, Wilfrid le châtelain semble se réjouir de cette nouvelle compagnie et peut enfin s'occuper de ses hectares et de ses plantes tranquillement, philosopher avec ces nouveaux compagnons à qui il demande plus de douceur : *«Je voudrais que le mur se lézarde.»* Farce légère et délicate au phrasé débauché, ce long métrage du cinéaste et metteur en scène belge Claude Schmitz (qui a réalisé le court *Rien sauf l'été* dont nous avions parlé lors de sa sortie conjointe en salles avec *le Film de l'été* d'Emmanuel Marre) déploie dans ses séquences duveteuses tournées en pellicule tout un lyrisme comique qui n'a pas pour but exclusif de nous faire rire.

Les copines sudistes des brigands se ramènent, les binouzes s'enquillent, les fêtes au village s'éternisent, les jeunes ne demandent qu'à écouter les pensées fulgurantes de Wilfrid. Les variations d'amitiés entre ces divers univers laissent aussi place à une authentique réflexion sur l'aliénation au travail, son économie, et comment l'on pourrait se laisser tenter par une opération de sauvetage hors de notre quotidien (et qui ne soit pas seulement des vacances réglementaires !).

TÉLÉRAMA
3 FÉVRIER 2019

CLERMONT 2019 : REGARDEZ "BRAQUER POITIERS", DE CLAUDE SCHMITZ

PAR JACQUES MORICE

En parallèle du Festival international du court métrage de Clermont-Ferrand, qui se tient jusqu'au 9 février, *Télérama* vous dévoile neuf films courts réalisés par de nouveaux talents, présentés en sélection nationale. Aujourd'hui, *Braquer Poitiers*, de Claude Schmitz.

« Tu verras, il est sympa, Wilfrid. Il faut juste tenir un mois », lâche celui qui leur a filé le plan. Un drôle de plan, une sorte de séquestration consentie. Les deux loustics – un metalleux bedonnant et un glandeur en short/casquette – s'incrustent chez le Wilfrid en question, gérant d'un car wash. Les pieds nickelés récupèrent la petite monnaie laissée dans les appareils, discutent avec leur « victime » (extravagant Socrate, poète à ses heures), invitent des filles… Entre Groland, Buñuel et Stévenin, Claude Schmitz crée un univers subtilement déconcertant, très cocasse, spéculatif aussi. En deçà de l'humour lent fleurissent toutes sortes d'élucubrations lumineuses sur l'oisiveté, le travail, la valeur des choses, le besoin d'autrui ou l'enfer qu'il engendre. Dans ce repli de l'aboulie surgissent par instants des éclats de beauté.

Claude Schmitz réalisateur de ce film en compétition au 41e festival international du court métrage de Clermont-Ferrand, a répondu à notre questionnaire.

Qui êtes-vous ? (état civil, âge, signes particuliers)
Claude Schmitz. Belge, 39 ans. Vit à Bruxelles.

Votre parcours avant ce film ?
J'ai une formation de metteur en scène de théâtre. Depuis quinze ans j'invente et crée des spectacles avec un groupe de personnes venant d'horizons très différents. Certains sont acteurs de formation, d'autres viennent du monde du rock, d'autres encore n'ont aucun rapport avec les arts. C'est une sorte d'alliance amicale et sauvage. Parallèlement, j'ai commencé il y a cinq ou six ans à faire des films, toujours avec les mêmes personnes et selon la même logique de travail. Depuis, j'ai réalisé trois films : *Le Mali* (en Afrique), *Rien sauf l'été* et *Braquer Poitiers.*

Pourquoi ce court aujourd'hui ?
A l'origine de *Braquer Poitiers*, il y a ma rencontre avec Wilfrid Ameuille qui, dans la réalité comme dans la fiction, s'occupe d'une société de stations de lavages. Parce qu'il trouvait mes films étonnants, il m'a proposé de venir tourner quelque chose chez lui du côté de Poitiers. Je lui ai dit oui à condition qu'il y joue son propre rôle et qu'il contribue à la production du film. Tout est donc parti de cette invitation. Ensuite, j'ai greffé deux lignes de synopsis à la réalité de Wilfrid : celui-ci est braqué par Thomas et Francis, qui sont ensuite rejoints par Hélène et Lucie. A partir de cet argument, nous avons inventés les péripéties de ce petit groupe au jour le jour durant le tournage. Donc sans scénario préalable et sans savoir précisément où nous allions.

Citez trois cinéastes ou trois films qui vous ont donné envie de faire du cinéma ?
Souvent des cinéastes qui ont navigué entre le

théâtre et le cinéma : particulièrement Pasolini et Fassbinder. J'ajoute un film rare : *Stranded in Canton,* du photographe William Eggleston.

C'est quoi votre profession, court métragiste ?
Non, je pense que je suis un amateur dans tous les sens du terme. Je n'ai pas de profession. Je tente juste de composer avec le vivant et de relater quelque chose de notre époque, peu importe le médium.

Après le court, forcément le long ?
Le long ne constitue pas une fin en soi. Ce sont les rencontres et les sujets qui déterminent un format. Mais grossièrement oui, il y a un projet de long métrage, d'autres de films plus courts et puis au moins un spectacle. Quand on tournait *Rien sauf l'été* ou *Braquer Poitiers*, je n'avais, par exemple, aucune idée de la durée que feraient ces films.

Votre histoire avec Clermont ? (déjà venu une première fois ? anecdotes croustillantes?)
C'est la « toute première fois ».

Le meilleur court métrage de tous les temps ?
Aucune idée.

Le meilleur court métrage de ces dix dernières années ?
Aucune idée. Mais très récemment, j'ai trouvé le film *D'un château l'autre,* d'Emmanuel Marre très beau et très juste par rapport à ce qu'il se passe aujourd'hui. Et puis c'est du cinéma, ce qui est assez rare en définitive.

CHRONICART
19 SEPTEMBRE 2018

FID 2018 : RIRE FLOU

PAR JÉRÔME MOMCILOVIC

[…] Plus personne ne s'étonne, et c'est heureux, de ce que le FID s'affranchisse joyeusement des quelques remparts persistant encore ici et là entre « documentaire » et « fiction ». Mais tout de même, il y avait quelque chose de surprenant à y découvrir un film tel que *Braquer Poitiers* de Claude Schmitz, dont le registre est ici pour le moins exotique. Quel registre ? Celui, franco-belge, d'une poésie comique sise entre aires d'autoroutes et coins de campagne, goûtant des scénarios de road movies picaresques et mollassons, le plus souvent entre hommes. Ledit registre a donné de beaux films (le doux-amer *Plein de super* de Cavalier), mais aussi beaucoup de navets. On baisse vite la garde, néanmoins, devant ce récit aussi absurde qu'élégamment mis en scène, qui voit deux braqueurs pieds nickelés séquestrer, chez lui, un gérant de carwash dénommé Wilfrid et étonnamment conciliant. Quelque part entre Stevenin et les frères Coen, le film cultive un art du bavardage lymphatique dont le comique avance en laissant derrière lui un étrange sillon de malaise, qu'éclairent des conditions de tournage particulièrement incongrues. C'est que l'étrange Wilfrid n'est qu'à peine un personnage: le châtelain lunaire qui lui donne ses traits jouait déjà dans le précédent court métrage de Claude Schmitz et c'est lui qui s'est offert en pâture à ce nouveau film, tourné chez lui, pour tuer le temps comme son personnage trompe son ennui en sympathisant avec ses geôliers. Bonne fiction autant que beau documentaire, donc, sous le signe d'une passion de l'amateurisme aussi sincère qu'émouvante.

LE RAYON VERT
3 OCTOBRE 2018

« BRAQUER POITIERS » : INTERVIEW DE CLAUDE SCHMITZ

PAR THIBAUT GRÉGOIRE

Rendre les personnages poreux aux acteurs qui les interprètent, tout en contournant les archétypes avec une subtile drôlerie, fait la force et l'originalité de *Braquer Poitiers*. Bien qu'il s'agisse sur papier d'un film français, il est réalisé par un belge, Claude Schmitz. Diplômé de l'INSAS, il alterne le théâtre et la réalisation de courts métrages. *Braquer Poitiers* est né de la rencontre improbable avec l'atypique Wilfrid Ameuille qui a donné naissance à une histoire tout aussi improbable : ce même Wilfrid accepte de laisser deux belges s'installer chez lui pour lui voler son argent. Nous voulions en savoir plus sur ce dernier autant que sur la fabrication du film, le travail avec les autres acteurs et la façon dont le cinéaste a construit la porosité entre le réel et la fiction. Si nous avons pu reprocher au cinéma belge son académisme actuel et une certaine rigidité dans son système de production qui pourrait en être une des causes, le travail de Claude Schmitz, qui repose tant sur l'improvisation au tournage que sur une volonté d'échapper à toute forme de réification, s'impose comme un contre-exemple parfait et inspirant.

Pourquoi avoir choisi le format 4/3 pour l'image et une durée de 60 minutes ?

Concernant la longueur, il faut savoir que le film s'est fait sans financement à la base du projet et sans scénario. Je n'avais donc aucune idée de la durée réelle du film car il n'avait pas été prémédité ni écrit. *Braquer Poitiers* est donc un film qui s'est inventé au tournage. On en est revenu avec une matière brute qui a finalement débouché sur cette durée-là. On considère donc que c'est la durée qui correspond au film, mais il n'y a pas eu de réflexion a priori sur le format « temps » de celui-ci. C'est lié au mode de production très particulier du film puisque production, à proprement parler, il n'y avait initialement pas. En ce qui concerne le 4/3, on avait envie de faire un film qui évoquait un cinéma des années 70 que j'aime bien, Rohmer entre autres. C'est un format qui est un peu ancien dans ce qu'il produit et ce qu'il évoque. Je voulais aussi travailler sur des images qui aient un caractère de chromos, comme des vignettes. C'est quelque chose qui évoque notamment les films de vacances. C'est pour cela que l'on n'est pas parti sur un format plus répandu aujourd'hui. Il y a aussi une autre raison, c'est qu'on a utilisé une caméra avec un capteur 16mm, qui est vraiment pensée pour le 4/3. C'est donc un combiné de toutes ces raisons, mais c'est principalement pour rendre une atmosphère particulière.

Qui est Wilfrid Ameuille ? Sa personnalité est fortement mise en avant, notamment dans le générique de fin. Comment l'avez-vous trouvé ?

Quand je tournais mon film précédent (*Rien sauf l'été*, 2017), il est passé presque par hasard sur le tournage. Je l'avais repéré car je me disais qu'il avait quelque chose, tout en sachant qu'il n'était pas comédien. Je savais qu'il dirigeait une chaîne de *car wash* dans la région de Poitiers. Il s'est vite montré intéressé par ce qu'on faisait et il m'a demandé pourquoi on ne viendrait pas faire quelque chose chez lui. Je lui ai répondu en blaguant qu'il pouvait alors jouer dedans et produire le film. C'est donc parti comme une blague mais c'est vite devenu très sérieux. On s'est recontactés quelques mois plus tard et on a fini par lancer ce film sans narration. Les seules choses que je lui ai dites, c'est que j'allais venir chez lui avec des acteurs qui travaillent avec moi et que je proposais un synopsis tenant en trois lignes. Ce synopsis étant que Wilfrid tient un *car wash* et se fait braquer par Thomas et Francis, qui sont vite rejoints par leurs copines. On allait donc démarrer avec ça et voir ce qui se passerait. On est parti de la vie de Wilfrid pour y ajouter une donnée fictionnelle, l'histoire des braqueurs. Ce qui est intéressant, c'est que la situation du tournage et celle du film étaient identiques. On était effectivement chez lui, dans sa maison, dans son jardin. On l'envahissait aussi, d'une certaine manière. Il y a donc un endroit où fiction et réalité se sont rencontrées, et on a marché en équilibre entre les deux.

Comment avez-vous choisi les autres comédiens de *Braquer Poitiers*, notamment le duo belge (Francis Soetens et Thomas Depas) ? Est-ce que ce sont des professionnels ou des amateurs ? Et comment avez-vous travaillé avec eux sur le tournage ?

À part les deux filles (Hélène Bressiant et Lucie Guien), il n'y a pas d'acteurs professionnels. Mais il se trouve que ces comédiens non-professionnels qui sont dans le film travaillent depuis longtemps avec moi au théâtre puisque, au théâtre également, je travaille beaucoup avec des gens qui ne sont pas comédiens de formation. J'ai fait pas mal de spectacles avec eux et c'est le troisième film qu'on fait ensemble. Ça se fait naturellement, je collabore avec eux sur le long cours. Et comme *Braquer Poitiers* est typiquement un projet de dispositif, sans scénario, il faut vraiment choisir les bonnes personnes en espérant qu'il se passera quelque chose. Toute la difficulté étant d'imaginer une configuration entre plusieurs personnes en espérant que cette configuration fasse naître une affection et des rapports

intéressants pour le film.

Comment avez-vous travaillé les différentes séquences ? Je pense par exemple à une scène dans laquelle le personnage de Francis chante une chanson de Jacques Brel en continu. Comment est-ce que ces scènes apparaissent ? Est-ce que ce sont les comédiens qui les apportent ? Permettent-elles de valoriser un personnage, un comédien ?

Concernant cette scène en particulier, il se trouve que Francis a été chanteur de rue pendant des années, et que c'est donc quelque chose qui revient assez naturellement chez lui. Mais dans une scène comme celle-là, pour la prendre en exemple, j'étais parti du principe que tout ce qui allait se passer sur le tournage était potentiellement matière à fiction. Donc quand on faisait des repas entre nous, on continuait à tourner. Et là, il se trouve que de la musique passait pendant le repas, dans des petits baffles, et Francis s'est mis à chanter sur une chanson de Brel. Mais la caméra tournait déjà depuis un bon moment. Comme il n'y avait pas de scénario, je ne me suis pas dit que telle scène allait être celle de tel personnage : j'essayais simplement de capter des moments qui soient intéressants et riches.

Grâce à ce procédé, vous avez probablement eu beaucoup de matière filmée. Comment avez-vous géré cela par rapport à la durée finale du film ? Avez-vous cherché à atteindre une forme d'épure en vidant le film de certains de ses enjeux pour vous concentrer sur des moments en particulier et, par là, contourner la lenteur, l'ennui ?

On revient effectivement de ce type de tournage avec une matière conséquente et c'est véritablement au moment du montage que *Braquer Poitiers* s'est écrit. On a donc passé beaucoup de temps au montage à essayer de trouver un certain équilibre entre les scènes. Comme aucune scène n'est découpée, comme ce sont de longs plans ininterrompus, on a le choix de commencer une scène à tel endroit et de la terminer à tel autre, mais on n'a pas la possibilité de faire grand-chose à l'intérieur. C'est donc un travail assez fastidieux. Il faut essayer de trouver quel bloc fonctionne avec tel autre bloc, comment ça s'articule ensemble, comment ça s'équilibre ou se confronte. Il y a donc à la fois beaucoup de matière et pas tant que ça puisque beaucoup de choses filmées au tournage se retrouvent dans le film, mais par morceaux, par petits bouts prélevés. Il peut y avoir une scène de dix minutes de laquelle on ne va garder qu'une seule minute. Les points d'entrée et de sortie sont donc parfois compliqués à trouver.

On retrouve dans le film des clichés bien définis qui sont attachés aux personnages, par exemple les deux jeunes de banlieue qui dealent et fument des joints, ou encore le belge grande gueule avec un accent prononcé. Avez-vous cherché à jouer avec cette série de clichés ?

Quand j'avais proposé le projet aux gens, au début, j'avais apporté un synopsis qui était vraiment très mauvais, potentiellement ce qu'il y avait de pire à faire, à savoir mettre deux belges avec deux cagoles et de multiplier les duos très typés. Sur le papier, cela peut donner la comédie la plus mauvaise qui soit, mais je m'étais dit que ce serait intéressant de partir de ce point de départ et de chercher une humanité là-dedans. On part d'archétypes mais il y a quelque chose qui se passe car c'est porté par des gens qui, finalement, sont assez proches de ces archétypes et des personnages qu'ils interprètent. Il fallait que quelque chose de sincère se dégage de cela par-delà toute caricature. Par exemple, la comédie au sens strict ne m'intéresse pas forcément, même si je pense que *Braquer Poitiers* est drôle par beaucoup d'aspects. Mais cet aspect comique devait être contrebalancé par quelque chose de plus fort, par quelque chose que les gens portent en eux. J'ai donc fait en sorte que ces personnages, qui sont des archétypes, restent poreux aux êtres qui les interprètent. Ça laisse beaucoup de marge de manœuvre car, finalement, je ne dirigeais presque pas les acteurs, je leur donnais très peu d'indications, voire pas du tout.

Propos recueillis au 33ème Festival International du Film Francophone de Namur

LE RAYON VERT
6 JANVIER 2019

ÉPIPHANIES 2018 : TENTATIVE DE NE PAS FAIRE UN TOP ANNUEL

PAR LA RÉDACTION

Braquer Poitiers de Claude Schmitz : Le film est né d'une rencontre avec Wilfrid Ameuille, de passage par hasard sur le tournage d'un précédent film du réalisateur. Il propose à ce dernier de venir tourner chez lui, dans son vaste domaine, *Braquer Poitiers*, où il joue le rôle d'un homme qui accepte volontairement d'être pris en otage par une bande de losers. Outre le fait de rappeler qu'une infinité de films peuvent se bricoler *facilement* quand tous les moyens, même les plus réduits, sont réunis, *Braquer Poitiers* fait la part belle à des personnages qui semblent débarquer d'une autre planète, Wilfrid Ameuille en tête, lui qui donne l'impression d'être seulement *lui-même* autant que possible malgré la présence de la caméra. On rêve ainsi de voir plus de personnes comme lui sur les écrans, et autant d'aventures nous permettant de provoquer ces rencontres d'un troisième type.

FICHES DU CINÉMA
19 FÉVRIER 2019

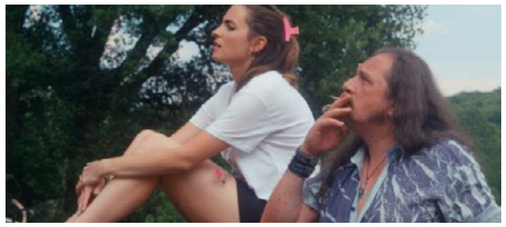
« BRAQUER POITIERS » : ENTRETIEN AVEC CLAUDE SCHMITZ

JONATHAN TRULLARD

Coup de cœur du public au dernier FID Marseille et fraîchement lauréat du Prix Egalité et Diversité au festival de Clermont-Ferrand, *Braquer Poitiers* de Claude Schmitz suit le braquage loufoque d'un car-wash poitevin par deux pieds-nickelés belges. Tourné en quelques jours sans aucun scénario, ce film hilarant interpelle par son approche documentaire et par son personnage principal, Wilfrid, propriétaire nonchalant et philosophe de ce centre de nettoyage auto paumé. Un étonnant dispositif de cinéma, hors-système évidemment et comme on les aime, tellement.

On ne va pas se mentir, je ne vous connais pas… Alors, qui êtes-vous, Claude Schmitz?
Je viens de Bruxelles et j'ai, à la base, une formation de metteur en scène, je fais du théâtre de création depuis quinze ans. J'ai commencé à faire du cinéma il y a quatre ans seulement.

Vous présentez ici *Braquer Poitiers*, et le titre est aussi à comprendre au sens propre : « poser un regard » sur Poitiers. Mais pourquoi donc… Poitiers ?
En effet, le titre a un double sens, puisque c'est à la fois l'histoire d'un braquage et l'idée de poser un regard précis sur un temps, un lieu et des gens précis. Poitiers vient d'un hasard, car tout comme pour mon précédent film, *Rien sauf l'été*, il n'y avait pas de scénario. Le projet était de se placer dans un état de disponibilité et de curiosité par rapport à ce que propose le réel, sans plan de travail.



Wilfrid s'était retrouvé, par hasard, à se promener sur le tournage de *Rien sauf l'été*, en Belgique, et il a fini par figurer dans le film. Puisqu'il trouvait ça amusant, il m'a proposé de tourner chez lui. J'étais d'accord, à condition qu'il produise le film et en joue le rôle principal. Lorsqu'il a accepté, je lui ai proposé un court synopsis, et à partir de là, tout s'est inventé pendant le tournage…

C'est Wilfrid qui a donc produit le film ?!
Évidemment, ce sont des sommes dérisoires. Le peu d'argent obtenu sur ce film l'a été après réalisation, il nous a coûté 15 000 euros en tout et pour tout. Ce sont des films sans budget.

Donc, vous êtes parti tourner à Poitiers sans connaître la ville.
Voilà ! Et, comme l'idée consistait à poser son regard sur un lieu précis, il s'agissait surtout d'être ouvert à toutes les possibilités. Par exemple, lorsqu'on est arrivé, c'était la fête de la musique, alors on est allés y tourner des séquences. De la même façon, on voulait aller au Futuroscope, mais c'était trop cher, alors on est partis la Planète des Crocodiles… On a simplement utilisé les

opportunités qui se présentaient à nous.

À la différence de Guillaume Brac, vous ne partez donc pas d'un lieu pour réfléchir à un film.
Exactement, ce n'est pas le lieu qui me donne une idée, le lieu en soi n'a aucune importance. Ça ne veut pas dire que la question ne m'intéresse pas, mais là, en l'occurrence, c'est la rencontre avec Wilfrid qui a été déterminante, et il se trouve qu'il habite Poitiers.

Ça aurait pu s'appeler *Braquer Wilfrid*, alors ?
Non, malgré tout Poitiers a son importance. Ce n'est pas un documentaire sur Poitiers, on est d'accord, mais pas sur Wilfrid non plus ! C'est plutôt un film sur un groupe de gens dans un lieu précis. Et c'est autant le portrait de Wilfrid que celui de Thomas, Francis ou des autres, qui sont dans le même rapport au jeu. Les rapports fiction-réalité sont ténus chez tout le monde.

Pourquoi cette volonté de ne pas réfléchir aux personnages, et de choisir en majorité des acteurs non-professionnels ?
Ces gens travaillent avec moi au théâtre depuis un moment. Ils n'ont pas de formation. C'est le fruit d'une succession de rencontres, ils se sont agrégés d'année en année. Je qualifie ce groupe d' »alliance sauvage », il n'a pas de statut précis. Je n'écris pas, car, à partir du moment où ils ne sont pas acteurs, ce qui m'intéresse chez eux, c'est leur imaginaire, leur rapport au monde, leur manière de s'exprimer, et le risque serait de lisser ça. Là, on a des textures de langages et d'expressions que je ne pourrais pas inventer. Et puis, j'aime l'idée d'avoir un point de départ et de voir ce que le tournage me proposera, sans connaître à l'avance le point d'arrivée. Et c'est justement parce que j'ai des notions de dramaturgie que je n'ai pas peur de me retrouver dans une situation incertaine, j'ai des réflexes de l'instant qui me permettent de m'en sortir. Dans ce type de projet-là, l'idée est donc d'être le moins possible dans l'anticipation.

Concrètement, ça donne quoi ? Vous leur dites : « *Parlez de ce dont vous voulez* » ?
Exactement ! Par exemple je vais leur dire : « *On imagine que c'est le matin, que vous avez passé la première nuit sur place… Action !* ». Et on voit ce qu'il se passe, ça dure 2, 3, 4, 5 minutes, et on coupe. En général, on fait une à trois prises maximum, pour garder la spontanéité, pour que le jeu ne devienne pas fabriqué.

Et, de votre côté, comment avancez-vous dans l'intrigue ?
J'essaie de me souvenir de ce qui est tourné, et je construis le script dans ma tête, au fur et à mesure du tournage, puisqu'il n'y a rien d'écrit. Donc, je tourne dans l'ordre chronologique, et je me dis, par exemple : « *Hier, ils se baignaient, tranquilles, alors là il faudrait peut-être une scène avec plus de tension* ». Je décide le jour-même ! On regarde les rushes tous ensemble, et on discute de la suite, c'est important pour moi pour qu'il n'y ait pas de mystères, qu'on soit une approche simple et horizontale. Je n'aime pas utiliser le mot « jouer » dans ce genre de tournage, car je cherche surtout à faire en sorte que les acteurs se retrouvent dans un état de présent, qui n'est pas de l'improvisation,

car cela implique un rendement. Je pars du principe que, s'il ne se passe rien, c'est que ce n'est pas le bon moment, ou que la situation n'est pas bonne. Et puis j'aime bien cette idée d'être débordé par les acteurs, qu'on me dise : « *Tu sais pas ce que tu veux faire* », et de l'assumer totalement !

Vous dites que votre film est « politique ».
Oui, je m'en suis rendu compte après coup, au montage. J'ai eu l'impression que la question était de savoir si, aujourd'hui, les gens peuvent encore faire communauté. Ces communautés sont-elles encore possibles aujourd'hui ? Et les communautés marginales, dont les membres viennent de classes sociales différentes… Arrivent-elles encore à se raconter quelque chose ensemble ? Il me semble que c'est surtout ça, le sujet du film, la rencontre entre des gens qui ont un rapport au monde et à l'imaginaire opposés – la question étant de savoir s'ils arrivent encore à vivre ensemble et à se comprendre.

Et la réponse ?
La réponse ? Eh bien… je ne sais pas ! *(Rires)*

Vous souhaitez faire du cinéma toujours de cette manière ?
Non, pas du tout, je ne pense pas que cette démarche soit viable, mais ça produit des films que les commissions ne veulent pas financer. J'aimerais faire les deux, des films hors système comme ceux-ci, et des films à plus gros budget. Mais je ne souhaite pas tourner le dos à ce cinéma-là. Je prépare en ce moment un long métrage, avec certains acteurs du groupe, mais j'assume tout à fait, dans ce cas-là, que le scénario soit écrit, que l'on aille chercher de l'argent. En parallèle, je prépare aussi des projets de la même nature que *Braquer Poitiers*. Ce qui m'intéresserait, ce serait de varier les formes et de garder une liberté.

Et vous pensez pouvoir garder cette liberté avec un projet plus coûteux ?
Ça dépend comment on gère l'argent ! L'idée, pour moi, est que l'argent serve à disposer de plus de temps, pas d'une équipe plus large ou plus bankable. Là, j'écris des dialogues, car c'est ce que demandent les commissions de financement, mais il n'est pas dit que je les utilise au moment du tournage. C'est une démarche opportuniste, mais si on n'est pas dans un certain calibrage, on ne nous donne pas d'argent. Être un peu pirate… c'est ce que beaucoup font, en fin de compte. Et puis, j'ai eu des expériences au théâtre qui se sont mal passées, et je me suis dit que je ne voulais jamais me retrouver dans ces situations où les projets deviennent des machines. Donc, en effet, ma grosse angoisse, c'est de faire un film calibré. Parce que l'argent m'y contraindrait.

Et parce que votre producteur serait plus exigeant que Wilfrid !
(Rires) Ah, ça… C'est sûr !

Propos recueillis au FIDMarseille 2018

SEUL LE CINÉMA
27 DÉCEMBRE 2018

COUPS DE CŒUR 2018

PAR ALEXIS COVAREL

Pour cette fin d'année, la rédaction s'est réunie pour parler des œuvres qui l'ont marqée en 2018. Peitt passage en revue de notre sélection en toute subjectivité.

Un groupe de délinquants à la peine décide de prendre en otage le propriétaire d'un car-wash de Poitiers pour en récupérer les bénéfices quotidiennement. C'est ainsi que Francis et Thomas s'installent chez Wilfrid. Ce dernier, très seul dans sa grande maison de campagne, s'accommode rapidement de cette situation. Le duo de loosers gangsters prend ses aises également et invite deux amies du Sud à profiter de la maison avec eux.

Projeté dans le cadre de la compétition française au FID à Marseille, connu pour ses révélations d'œuvres et d'artistes jouant sur les frontières entre fiction et documentaire, *Braquer Poitiers* se trouve justement dans cet entre deux. On sait forcément que ce cambriolage est fictif et, pourtant, les acteurs prêtant leur nom à leur personnage semblent si à l'aise. Tout semble si normal, si naturel. Le réalisateur choisit son cadre avec rigueur mais ne s'attache pas au texte de la même façon et les acteurs sont souvent lancés en improvisation.

C'est ce flottement incertain et confortable qui fait la force du film. Sans jamais pousser le comique en exergue, il reste très drôle dans les situations qu'il crée, surtout grâce à Wilfrid. Souffrant ou profitant d'un syndrome de Stockholm, rien ne semble le mettre mal à l'aise, et ses tirades à la fois poétiques et colériques créent des situations très cocasses devant la caméra. Pour avoir rencontré ce fabuleux personnage de Wilfrid, on peut témoigner qu'il est encore plus surprenant dans la vie que dans le film, si haut en couleurs que c'est un réel bonheur que de l'écouter parler. Dans *Braquer Poitiers*, la douceur des images et des couleurs accompagne le récit qui se développe lentement, sans aucune précipitation. Rien ne nous donnerait envie de se dépêcher. La part documentaire raconte tout du plaisir que la petite équipe de techniciens et d'acteurs a pris en venant s'installer un mois ou deux chez Wilfrid : la part de fiction exploite et expose tout ce qu'on pouvait trouver de plus jouissif dans ces relations humaines

MOUVEMENT
19 SEPTEMBRE 2018

29E ÉDITION DU FID

PAR JULIEN BÉCOURT

Inépuisable zone de défrichage cinématographique (pas moins de 180 films au programme !), le FID révèle cette année des cinéastes en herbe, enfants d'Internet, dont l'humour déconnant n'enlève rien à la pertinence de leur regard sur la société qui les entoure, bien au contraire.

[…]

Embryon d'utopie

Après les remarqués *Le Mali (en Afrique)* et *Rien que l'Été*, Claude Schmitz poursuit dans*Braquer Poitiers* (Prix Air France du public) son envie de souder des figures marginales autour d'un projet de vie commun, avec la nonchalance en ligne de mire. Ici, deux pieds nickelés belges (Francis et Thomas, plus vrais que nature) sont délégués par un truand à la petite semaine (Marc Barbé) pour séquestrer le gérant d'un Carwash à Poitiers (Wilfrid Ameuille, philosophe au grand coeur). Mais les choses ne se déroulent pas comme prévu. Le trio, auquel vient s'adjoindre deux cagoles délurées, finit par former une communauté désœuvrée, qui se laisse vivre sans se soucier du lendemain. Au programme : drague, baignade et apéros (*« Pas de violence, c'est les vacances ! »,* dixit Francis). Le comique de situation, tendre et désabusé, n'est pas sans rappeler *L'Enlèvement de Michel Houellebecq*, autre évocation du syndrome de Stockholm. L'image en 16mm à la texture granuleuse et aux couleurs pastel, presque impressionniste dans son rendu, enveloppe d'une douceur bucolique un propos plus grave qu'il n'y paraît. En dépit des apparences, la violence sociale et la convoitise ne tardent pas à refaire surface, menaçant de faire imploser cet embryon d'utopie. Derrière sa tonalité drolatique,*Braquer Poitiers* dissimule un sous-texte politique plus concret, ébauchant la vision d'un monde où l'astreinte au travail et les hiérarchies sociales laisseraient place à la poésie d'un temps en suspens.

CAMERA OBSCURA
OCTOBRE 2018

BRAQUER POITIERS DE CLAUDE SCHMITZ

D'un argument de comédie policière convoquant un univers de pieds nickelés battu et rebattu, *Braquer Poitiers* parvient à tirer quelque chose de totalement singulier en utilisant des comédiens non-professionnels et en ayant mis sur pied un dispositif de tournage particulier. Fasciné par le personnage réel de Wilfrid Ameuille, propriétaire de Car Wash à Poitiers, Claude Schmitz a brodé une ébauche narrative très vague autour de lui en ajoutant plusieurs duos de personnages typés (les bons belges, les « cagoles », les jeunes de banlieue). Le travail d'épure du film, prélevant des moments dans des blocs compacts de tournage, permet de saisir une certaine vérité des personnages, au-delà des clichés avec lesquels il joue. Ce qu'il en résulte est un film compact (60 minutes), parlant du surplace et de l'ennui mais paradoxalement rapide et constamment vivant. (TG)

Note : 7,5/10

LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE.FR
16 JANVIER 2019

" BRAQUER POITIERS " LE TEMPS D'UN ÉTÉ À MORTHEMER

C'est à Morthemer que le réalisateur belge Claude Schmitz a tourné son dernier film, à l'initiative du Valdiviennois Wilfrid Ameuille, qui y joue son propre rôle.

Quand Francis et Thomas, braqueurs d'opérette, décident pour le détrousser de séquestrer Wilfrid, gérant d'une station de lavage auto, ils n'imaginent pas une seconde que ce dernier va finalement prendre goût à la situation, qu'il va même jusqu'à théoriser au gré de sa philosophie toute personnelle.

Tourné à l'été 2017 dans un hameau de Morthemer, sur la commune de Valdivienne, le film *Braquer Poitiers* trace sa route dans de nombreux festivals nationaux et internationaux (lire ci-dessous), et se verra même prochainement rallongé d'une trentaine de minutes (1) pour une sortie en salles, suite à de nouvelles séquences tournées ces jours-ci, toujours à Morthemer (2). Le réalisateur belge Claude Schmitz et le comédien amateur valdiviennois, Wilfrid Ameuille, en détaillent les coulisses dans une interview croisée :

Comment vous est venue l'idée de ce film et pourquoi avoir choisi de tourner à Morthemer ?

Claude Schmitz. « C'est le fruit de ma rencontre avec Wilfrid sur le tournage d'un autre film en Belgique. Il est l'ami d'un ami et m'a assez rapidement proposé de venir tourner un film chez lui, à Morthemer. J'ai trouvé le personnage singulier et ouvert aux autres. Je lui ai donc donné mon accord, à la condition qu'il joue son propre rôle. »

Wilfrid Ameuille. « Quand j'ai vu Claude et son équipe construire des choses ensemble, j'ai trouvé ça beau et j'ai rapidement eu envie de les voir évoluer chez moi, à Morthemer. Je lui ai donc proposé de venir y tourner. C'est aussi l'occasion de faire vivre ce hameau. Le titre du film, " Braquer Poitiers ", invite également à braquer le regard sur ce lieu de vie, d'établir des liens. »

La quasi-totalité des comédiens sont amateurs (3), notamment Wilfrid, comment se sont déroulées les deux périodes de tournage ?

C.S. « Le scénario s'est construit au jour le jour, au rythme du tournage, sur le fil entre fiction et réalité. On regardait les rushes et on imaginait ce que pouvait être la suite. C'est une démarche qui m'intéresse, une façon de sortir des schémas narratifs. Pour autant, le film joue avec les codes du film de genre ou de la caricature. Toutefois, il faut faire confiance aux gens et aux événements inattendus qui peuvent se passer. Le personnage de Wilfrid est d'ailleurs très proche de ce qu'il est réellement dans la vie. »

W.A. « Sans préparation spéciale. Je les ai vécues comme un moment extrêmement agréable. J'ai essayé de rester moi-même, de parler avec mon cœur même si parfois à l'écran, je me trouve ridicule, alors qu'à d'autres moments, j'ai l'impression de voir quelqu'un d'autre. Ce qui me fait plaisir, c'est d'avoir touché les gens d'ici et d'y avoir également fait participer trois habitants de Morthemer. " Braquer Poitiers " a provoqué en moi, une révolte, une envie, celle de réinventer un nouveau mode de vie et de faire revivre ce hameau. »

(1) Le film est actuellement d'une durée de 59 minutes. (2) Des scènes ont également été tournées à Bruxelles. (3) A l'exception des comédiennes Lucie Guien et Hélène Bressiant.

En savoir plus

Après des projections à Pantin, au palais des Beaux-Arts de Bruxelles et une sélection au Festival international du Film francophone (FIFF) de Namur, « Braquer Poitiers », produit par Les films de l'autre cougar, a reçu le Prix du public au Festival international du cinéma (FID) Marseille 2018 et le Grand Prix du Jury au Festival internacional de Cine, à Valdivia, au Chili, en octobre dernier. Présenté hors compétition au Festival international du film (FEST) de Belgrade et sélectionné en compétition nationale au Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand, en février prochain, le film de Claude Schmitz sera également diffusé au printemps sur Arte et devrait sortir en salle, en version longue, à l'été nouveau.

LA BRASSERIE DU COURT
29 JANVIER 2019

DÎNER AVEC *BRAQUER POITIERS*

DE ÉLISE LOISEAU - INTERVIEW DE CLAUDE SCHMITZ, RÉALISATEUR DE *BRAQUER POITIERS*

On sent que le film est porté par une réflexion sur l'aliénation au travail. Est-ce thème qui est à l'origine du film ?
À l'origine de *Braquer Poitiers* il y a d'abord et avant tout ma rencontre avec Wilfrid Ameuille qui n'est pas acteur et qui s'occupe d'une société de stations de lavages dans la vie. Le projet s'est mis en place lorsque je l'ai rencontré durant le tournage de *Rien sauf l'été*. Il était de passage pour d'autres raisons et a fini par intégrer quelques plans du film. À cette occasion et parce qu'il trouvait notre entreprise étonnante, il m'a proposé de venir tourner quelque chose chez lui du côté de Poitiers. Je lui ai dit que j'étais d'accord à condition qu'il joue son propre rôle dans le film et qu'il en devienne le protagoniste principal. Tout est donc parti de cette invitation. Ensuite J'ai inventé deux lignes de synopsis : Wilfrid est braqué par Thomas et Francis, qui sont ensuite rejoints par Hélène et Lucie. À partir de cet argument, nous avons inventé les péripéties de ce petit groupe au jour le jour. Aucune scène n'a donc été écrite ou répétée. L'enjeu de ce genre de tournage, c'est de se placer dans un état de disponibilité totale. Les acteurs n'improvisent pas, ils cherchent juste à être dans le présent. Au final, on se situe dans un équilibre qui balance subtilement entre fiction et réalité. Faire ce film, ça se résumait à ça : être dans le présent, attentif aux êtres, aux accidents et aux opportunités. Le processus même du film propose une manière de faire du cinéma autrement de façon alternative. C'est une problématique qui m'obsède mais qui, économiquement, pose évidemment pas mal de questions… Quant à ce que raconte le film : oui, bien entendu, il y est question de l'aliénation au travail. Par ailleurs, on voit bien que dans cette histoire tout arrive un peu par accident et que l'obstacle à la réussite de cette communauté qui se met en place, c'est principalement la question de l'argent. On voit bien que schématiquement, il y a deux visions du monde qui s'opposent : l'une, plus conservatrice, évoque les bocages et le partage, l'autre se base sur des valeurs contemporaines liées à l'avoir. Et pourtant, paradoxalement, Wilfrid est propriétaire d'un ensemble de carwash… Ce sont des machines qui représentent tout de même un joli symbole de notre société capitaliste. Au-delà de ces contradictions dans des moments comme celui de la chanson de Brel, on a l'impression que quelque chose est possible, que les êtres malgré leurs différences vont parvenir à inventer une façon de vive ensemble et à recréer une communauté marginale et atypique… désaliénée, en quelque sorte.

Les dialogues, le jeu sur le décalage entre les réactions de Wilfried et la situation qu'il vit, provoque un effet comique très réussi. Mais on sent que *Braquer Poitier* ne vise pas seulement à faire rire : quel sentiment ou quelle réflexion voulez-vous provoquer chez le spectateur ?
L'aspect comique résulte de la rencontre réelle entre les différents protagonistes du film. La

comédie ne constitue pas une fin en soi car le film ne cherche pas à faire rire à tout prix… Il s'agit plutôt d'une étude de mœurs et en quelque sorte d'une comédie humaine dans le sens ou Balzac le définissait c'est à dire une "histoire naturelle de la société" tentant de faire apparaître les groupes sociaux et les rouages de la société afin de brosser un portrait de l'époque. Mais ce portrait, je le répète, n'a pas été scénarisé, il s'est en quelque sorte auto-généré… j'en ai été l'organisateur, le catalyseur et le premier spectateur. L'idéal c'est que le spectateur qui voit le film aujourd'hui puisse avoir la même sensation d'étonnement que j'ai eu lors du tournage… cette sensation d'assister de minute en minute à la naissance d'une communauté, d'une amitié réelle – car elle l'est – entre des êtres très différents mais qui nous ressemblent tous.

Votre court métrage *Rien sauf l'été* a connu une sortie conjointe en salles avec le *Film de l'été* d'Emmanuel Marre, bénéficiant ainsi d'une audience plus large que s'il avait été seulement circonscrit au circuit du court métrage. Idéalement, comment aimeriez-vous distribuer *Braquer Poitier* ?
Idéalement, en salle…

Quel regard portez-vous sur la visibilité des courts métrages aujourd'hui ?
Je vois malheureusement peu de court métrages. La diffusion de ce format est compliquée, on le sait. Hormis les festivals et quelques transmissions à la télévision, cela reste difficile de faire vivre ce type de format. Pourtant, j'ai le sentiment qu'à travers Internet et certaines plateformes, quelque chose est occupé à changer à cet endroit… Et puis il y a des sorties – rares, certes – comme on l'a fait avec *Les films de l'été*. Ce projet est le résultat d'une association de producteurs téméraires, de l'Agence du court et du festival de Brive… comme quoi tout est possible, mais ça force à être inventif.

Y a-t-il des libertés que le format court métrage vous a apportées en particulier ?
C'est un format qui m'apporte toutes les libertés possibles. C'est un véritable terrain d'expérimentation qui n'est pas soumis à des impératifs commerciaux donc j'ai une paix quasi-royale dans la création de ces films… après, le revers de la médaille c'est que – pour ma part – ils ont été fabriqué avec très peu d'argent. Les films non scénarisés ne sont pas finançables. Heureusement, il existe des aides précieuses telles Cinémas 93 ou Ile-de-France.

BELA
27 DÉCEMBRE 2018

BRAQUER POITIERS AU DÉTOUR D'UN ÉTÉ

UN BILLET DE CHLOÉ LÉONIL - JOSÉPHINE JOUANNAIS

De retour du FID où ielles sont parti.e.s cette année encore avec la Scam, les étudiant.e.s de l'Insas nous livrent billets compte-rendus précieux des documentaires de Marseille, et on les en remercie! Ici: sur *Braquer Poitiers*, un film de Claude Schmitz

On dit que chaque film est le documentaire de son propre tournage. Braquer Poitiers en est l'exemple même: film de braquage et de branques, qui mélange argument fictionnel de genre avec la plus simple légèreté, c'est un film d'été où comédiens et techniciens occupent librement une grande maison.
Au début, il y a un désir, celui de filmer des visages et des corps non formatés, des "gueules". De réunir des acteurs professionnels et d'autres, qui sont acteurs au premier degré, eux-mêmes, devant la caméra et écrivent le film sur place. C'est un film de bande où des gens très différents s'allient pour nous raconter ensemble l'histoire d'une rencontre.
Wilfrid, le propriétaire de car-wash qui accepte son kidnapping avec philosophie, est l'instigateur du film dans la réalité: un jour, il propose au réalisateur de venir faire un film chez lui. Sans plus attendre, Francis et Thomas descendent de Belgique pour le séquestrer tranquillement dans sa maison à Poitiers et récupérer l'argent de son car wash. Wilfrid prête sa maison, sa poésie, sa singularité au film et provoque ainsi son propre braquage par ce tournage de cinéma.
En résulte un savant mélange d'improvisation et de maîtrise, une porosité fascinante entre chaque acteur et son personnage, des ruptures de tons et de genres au rythme juste qui additionnés font une comédie d'une intelligence rare, jamais vulgaire, extrêmement touchante.
Les singularités si belles de chaque comédien en font presque une troupe de cirque, où chacun serait à la fois funambule et clown, des acrobates qu'on ne voudrait jamais quitter.
A la fin de la projection au cinéma Variétés, un spectateur s'est exclamé: "Merci de faire entrer du vivant dans votre film !". Remarque qui peut paraître anodine mais qui décrit parfaitement Braquer Poitiers, un film criant de naturel, la bouffée d'air frais de la programmation du FID.
Le cadre carré (dans lequel on est obligés de se serrer pour tous entrer dedans, comme une photo de famille) composé avec soin par Claude Schmitz et Florian Berutti, et les couleurs pastels, rappelant les plus beaux films d'été d'Eric Rohmer, font fourmiller le film d'une sensualité surannée.
Ce cadre fixe, serré, est d'autant plus juste qu'il laisse une large place au hors champ. Les moments d'intimité amoureuse, esquissés et suggéré, restent en off, comme pour laisser au spectateur le soin, ou pas, de les imaginer. Ce sont des romances enfantines et inattendues, pour Francis, Thomas, et leurs copines, où les corps ne cessent

de se frôler.
A l'instar de la scène où Francis se met à chanter Jacques Brel, lors d'un barbecue improvisé, la longueur de ce chant, ce cri du coeur, le film se façonne sur le moment, à partir du vivant.
Si le film a obtenu le prix du public au FID, c'est qu'il a su charmer, saisir, soulager, une audience fatiguée par le didactisme, la grandiloquence et la rigidité.

C'est une inspiration que nous propose Claude Schmitz. La beauté du film réside dans la spontanéité, le refus de toute méthode, de scénario, de production. Il invente une nouvelle manière de créer, dans la plus grande liberté. Ici se joue quelque chose qui nous emporte et donne envie à son tour de partir filmer des gens qu'on aime au détour d'un été.